



Bien chère Marquise,

Je suis très en retard avec vous et je ne puis vous envoyer que deux mots. Je suis brisé de fatigue.

Je ne vous ai pas pardonné, car vous ne m'avez pas offensé.

Imaginez-vous que, samedi dernier à 7 heures du matin, je recevais du Ministère l'ordre de déménager mon musée pour donner asile au Grand Livre de la Dette consolidée : 100 employés et 60.000 Kil. de volumes empilés dans les wagons à bestiaux ! Quel coup, tombant au moment de mes plus lourdes fatigues !

Les bureaux sont arrivés le lundi

de l'après-midi, le lendemain, moi-même, avec
des ouvriers de fortune, j'ai démen-
gé le second étage et le troisième
étage, que je cède aux finances avec
les pièces du rez-de-chaussée. J'ai pu
sauver la grande table, les vases
selons à la suite du premier étage.
Mais, comme je l'écris ce soir au
cher M. Marcou, jusqu'à ce soir, j'ai
dû lutter pied à pied.

Aussi, cette nuit même, à Cheves,
je pars pour St-Pierre-Quiberon, où
je passerai six jours pour essayer
de me reposer.

Chère Marguise, j'ai hâte de vous
parler de moi, à 6 heures ou de si
graves événements laissent remplir
tous les esprits. Je m'en excuse;
mais si vous savez quel chagrin
j'ai eu!

Croyez, bien chère Marguise, à ma
vive et très sincère affection.

Ch. Urséay.